



STRATÉGIE INDIRECTE ET MATRICE CULTURELLE CHINOISE

Réflexions autour du *TRAITÉ DE L'EFFICACITÉ* de François JULLIEN

La période des Royaumes combattants, entre le V^e siècle et le II^e siècle avant Jésus-Christ - période pendant laquelle les Princes s'entouraient massivement de spécialistes des « choses de la guerre » - correspond à l'apogée de la réflexion stratégique en Chine, car celle-ci s'avérait vitale pour l'Etat¹. Certains considèrent même, dans le domaine de l'art de la guerre, qu'après cette période relativement riche, les avatars ultérieurs de la réflexion stratégique en Chine, ne sont que des adaptations tactiques inspirées par l'évolution des techniques et des menaces. Dans cette optique, le récent ouvrage *La Guerre hors limites*² des deux officiers de l'armée de l'air chinoise, Qiao Liang et Wang Xiangsui, serait une relecture moderne de *L'art de la guerre* ou des *36 Stratagèmes*.

Selon la définition qu'en donne Sun Zu dans le chapitre IV de son *Art de la Guerre*, la stratégie va des « mesures » aux « capacités », capacités qui elles-mêmes engendrent les « calculs » puis les « évaluations » qui mènent à la victoire. Ceci montre bien que si les Chinois, bien avant les Occidentaux, ont cherché à « penser » la stratégie, ils ne se sont que peu penchés sur la définition précise du concept lui-même.

En effet, la stratégie, ou l'art de la guerre, est avant tout une pratique, qui s'appuie sur la ruse, les stratagèmes ou les détours, parfois considérés dans les pratiques commerciales contemporaines comme « immorales » ou déloyales, mais bien souvent légales et efficaces. La stratégie désigne donc d'une manière très large l'ensemble des moyens mis en œuvre afin de créer les circonstances de la victoire après avoir analysé la nature de l'ennemi, de manière à obtenir un avantage maximum pour un coût minimum.

Cette réflexion stratégique a en somme conduit à considérer la guerre, non plus comme un combat entre princes ou Etats régie par des règles ou un code de l'honneur immuables, mais comme une stratégie en vue d'un objectif à atteindre.

Concrètement, l'application de ces enseignements fut limitée. En effet, jusqu'à récemment, dit le sinologue Evan Medeiros de la *Rand Corp.*, la Chine se considérait à la fois comme une victime des puissances impériales et « une grande puissance régionale » qu'on devait traiter en tant que telle. L'exemple des interventions militaires de la Chine hors de son territoire depuis 1949, et les résultats très mitigés de l'opération contre le Vietnam en 1979, viennent ainsi mettre en évidence cet oubli des principes essentiels d'adaptabilité, de capacités d'évaluation et de mobilité chers à Sun Zu.

¹ *L'art de la Guerre*, Sun Zu, chapitre I.

² Bibliothèque « Rivages », 2003.



Chroniques des matrices stratégiques

Une évolution et une prise de conscience progressive touchent cependant, depuis quelques années, les hautes sphères chinoises. « La diplomatie d'une grande puissance avec des spécificités chinoises » lancé par les responsables pékinois fait bien évidemment écho à leur volonté affichée de supplanter les Etats-Unis dans trente ans. A cet effet, Hu Jintao est le premier responsable chinois à assister au sommet du G8 et lance le slogan « Traitez vos voisins comme des amis et des associés », afin de s'attirer les bonnes grâces des pays du Sud-Est asiatique.

Une nouvelle vague – ou une adaptation de la pensée de Sun Zu - dans la réflexion stratégique chinoise a en effet été initiée, selon la sinologue Valérie Niquet, à la lumière de la Guerre du Golfe de 1991, sur « l'exigence de modernisation de l'Armée Populaire de Libération, mesurée à l'aune de la puissance des forces américaines ». La fascination des stratèges chinois pour le concept de *Revolution in Military Affairs* (RMA) se mêle dès lors à un sentiment de vulnérabilité et d'urgence face à l'avancée des Etats-Unis³.

Ainsi, Qiao Liang et Wang Xiangsui, deux colonels influents des forces aériennes chinoises, ayant participé au début de 1996 aux gigantesques exercices militaires chinois qui visaient à intimider Taïwan⁴, ont développé cette pensée dans leur ouvrage La Guerre hors limites - sans doute incités et irrités par l'envoi américain de deux groupes aéronavals dans le secteur, en guise de réponse et de démonstration de force militaire. Ce document exceptionnel renoue dès lors de manière indéniable avec la réflexion stratégique ancienne, car met l'accent sur l'usage de la manipulation et de la ruse, et donc sur le nécessaire caractère créatif de la guerre et l'adaptabilité qu'il engendre. La plus belle guerre est pour ces auteurs, à la manière des penseurs classiques chinois, celle qui donne la victoire sans livrer bataille.

L'ouvrage de François Jullien éclaire cette ancienne et par là-même cette nouvelle pensée stratégique chinoise. Par une mise en perspective des mondes grec et chinois, il permet, à la lumière de l'actualité et du développement considérable de la Chine, de comprendre ce qui consitue le fondement de sa stratégie globale.

³ Il est intéressant de noter que la réflexion des stratèges chinois, coupée de la réalité technologique de la Chine, est vue comme devant précéder la révolution militaire à venir. La Chine pourrait ainsi rattraper une partie de son retard en restant capable d'intégrer sans délai toute avancée technologique.

⁴ Pendant la pré-campagne des premières élections présidentielles sur l'île.



Chroniques des matrices stratégiques

I/ Les yeux fixés sur le modèle...

La tradition européenne, de Platon à Aristote, est marquée par la trilogie idéal, but et volonté : nous projetons sur le monde un modèle idéal et essayons par là-même de modeler -par imposition ou décalquage- la réalité du monde en appliquant un plan préalablement établi. Si cette conception se révèle efficace quand il s'agit de l'application de la science dans le monde –c'est-à-dire la technique-, elle présente des limites dès lors que cela s'applique à la gestion des situations et des rapports humains. En effet, l'action est inscrite sur fonds d'indétermination car soumise à la contingence et rend l'idéal toujours inaccessible. L'écart qu'il existe entre la théorie et la pratique paraît donc insurmontable. Cependant, il convient de rappeler l'intérêt des Grecs pour la seule habileté et l'art de réussir – auquel la prudence, dont la finalité est le Bien, lui est néanmoins préférée – qu'illustre très bien la *métis*⁵, sorte d'efficacité pratique permettant de l'emporter sur la force mais qui reste malgré tout marquée par le « merveilleux des mythes » et pauvre de toute théorisation. Et même Clausewitz sort difficilement de cette dichotomie idéal-pratique, guerre « idéale »-guerre réelle, ou seulement pour conclure que « penser la guerre, c'est penser comment elle est portée à trahir son concept ».

II/ ...Ou s'appuyant sur la propension

Au contraire, la pensée chinoise, loin d'établir une frontière nette entre la théorie et la pratique et de vouloir appliquer un modèle au réel, part de l'observation des choses pour en saisir la cohérence et l'évolution. Le bon général cherche donc à s'appuyer sur le potentiel de la situation - celle-ci étant par elle-même source d'effet -, qui implique que ce ne sont aucunement les hommes qui sont lâches ou courageux au combat. C'est à l'opposé une mauvaise utilisation du potentiel de la situation qui en est responsable - le potentiel pouvant tout à la fois être moral⁶, topographique⁷ et par « adaptation »⁸. Cette conception de l'action - qui permet une économie des forces importante - exclut donc toute prédétermination du cours des événements par un plan préétabli en fonction d'un idéal à réaliser, mais repose plutôt sur de la supputation, c'est-à-dire une évaluation à l'avance et un calcul des forces en présence. En un mot, « **la stratégie est sans détermination préalable** », et c'est seulement « **en fonction du potentiel de la situation qu'elle prend forme** »⁹. Cette vision stratégique peut par ailleurs être appliquée en diplomatie et faire en sorte que « l'autre évolue dans une sorte d'acquiescement continu qui le démunit progressivement et me le soumet »¹⁰ ou en politique, car la propension à être obéi est alors, dans ce cas, le fruit de

⁵ « Comme forme d'intelligence engagée dans la pratique, celle-ci combine, nous disent Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant dans la belle étude qu'ils lui ont consacrée, à la fois « le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité »..., in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p21

⁶ « quand le général méprise l'ennemi et que ses troupes sont heureuses de se battre, que leur ardeur s'élève jusqu'au ciel et que leur énergie est comme un ouragan. », in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p35

⁷ « quand, le défilé étant resserré et le chemin étroit, un seul homme garde les lieux et que mille hommes ne sauraient passer. », in ibid.

⁸ « quand on peut profiter du relâchement de l'ennemi et de sa lassitude, qu'il est épuisé par la soif et la faim, que ses postes avancés ne sont toujours pas établis et que son arrière-garde est encore en train de traverser un fleuve »..., in ibid.

⁹ Li Quan

¹⁰ in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p42



Chroniques des matrices stratégiques

la position occupée – le trône - et non de valeurs personnelles¹¹. A ceci s'ajoute une compréhension du pouvoir intimement lié au savoir qu'on acquiert : le maniement des commandes à distance passe par un ratissage méticuleux des données, qui aboutit au final à faire concourir les autres à sa propre position¹², ceci sans qu'il n'y ait eu d'intervention dans le cours des choses.

Au final, « **le conditionnement objectif de la situation l'emporte sur les qualités intrinsèques et l'effort des individus.** »

¹¹ C'est dans cette optique que les légistes – ou défenseurs de l'autoritarisme – tentèrent de concentrer le pouvoir dans les mains d'un seul, le prince, et par là-même de transformer les rapports politiques en un pur dispositif d'autorité. Ceci eut pour effet pervers de figer une situation qui se voulait éminemment mouvante, mais dans le même temps, ceci permit la création en -221 de l'empire chinois, premier empire bureaucratique du monde.

¹² En effet, « la rébellion se trouvant aussitôt dénoncée, le prince n'aura même pas besoin de recourir à la force pour réprimer. », in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p46



Chroniques des matrices stratégiques

III/ But ou conséquence

Selon la conception européenne, l'efficacité résulte de l'adéquation entre la fin et les moyens employés. Le stratège chinois, dépassant cette approche moyens-fin, s'appuie sur les facteurs favorables impliqués dans la situation et les exploite continûment au travers des circonstances rencontrées. Les circonstances étant souvent imprévues, imprévisibles, il s'avère impossible de dresser de plan à l'avance et donc de choisir entre des moyens qui seraient possibles. Ceci implique dès lors qu'il n'y ait même pas de « fin » dressée sur un mode idéal. Le rapport privilégié par les chinois est donc celui de condition-conséquence, répondant à la logique de processus - dont le résultat est impliqué dans son déroulement.

Ainsi d'un côté (européen), le succès est-il perçu comme hypothétique, alors que de l'autre, il est inéluctable. La victoire étant prédéterminée par la situation, ne peut dévier « parce qu'elle se trouve impliquée par le rapport des forces en présence avant même que l'engagement n'ait lieu ». Le combat est donc un résultat plus qu'un moyen. Cette vision chinoise s'appuie sur une connaissance pointue des rapports de forces et de la situation, qu'on ne peut acquérir sans entreprise d'information systématique (et notamment d'espionnage) et d'évaluation.

IV/ Action ou transformation

Pour Clausewitz, la guerre doit être conçue comme un « acte », la tactique portant sur la « forme » de l'engagement – c'est-à-dire les moyens utilisés en vue d'atteindre le but recherché - et la stratégie sur sa « signification ». Cet engagement se veut donc direct et vise en premier lieu la destruction des forces adverses, contrairement à la vision de Sun Zu qui préconise avant tout de « garder intact l'armée [ennemie] » ou de la faire basculer de son côté, ceci toujours dans une logique d'économie des forces. **L'efficacité est alors envisagée du point de vue de la déstructuration de l'adversaire, c'est-à-dire de manière indirecte et presque imparable, en visant en priorité sa stratégie,** puis ses alliances, ses troupes et ses places. En somme, il faut « chercher à attaquer l'ennemi dans son cerveau plutôt que dans ses forces physiques, car démoralisé peu à peu, l'ennemi en vient à se livrer de lui-même ». On voit bien que la guerre recouvre ici un vaste champ qui va des questions d'organisation et de ravitaillement, au coût économique de la guerre, à l'état moral et politique du pays.

Si Clausewitz « isole » la guerre et en fait une addition de moments d'action discontinus et de moments d'inaction fertiles, la voie chinoise s'inscrit dans un temps long ou lent, au sein duquel l'effet mature et se déploie. L'action prônée par Clausewitz, isolée et momentanée, s'insère dans le cours des choses et perturbe leur cohérence. Se faisant remarquer, elle ne possède cependant qu'un effet limité. Au contraire, **l'efficacité à la chinoise est une transformation¹³ qui s'opère sur tous les points de l'ensemble concerné, dont l'effet sera diffus.** Par nature invisible et discrète, elle ôte ainsi toute prise sur elle et rend passif à son égard. Du bon stratège, on ne trouve donc rien à louer car le mérite est si complet qu'il passe inaperçu. A l'événement, on préfère en somme les « transformations silencieuses ».

¹³ comparable à l'usage du vent, invisible mais s'insinuant partout et dans la durée.



Chroniques des matrices stratégiques

V/ Structure de l'occasion

L'occasion serait, chez les Grecs, le moment favorable –minimal en même temps qu'optimal - offert par le hasard et que l'art permettrait d'exploiter afin d'insérer notre action dans le cours des choses.

En Chine, le moment opportun correspond à celui où le maximum de potentiel est accumulé - donc où l'efficacité est à son point culminant - faisant de l'occasion le moment le plus adéquat pour intervenir au cours du processus engagé. « Dans l'optique de la transformation, l'occasion n'est plus que l'aboutissement d'un déroulement, et la durée l'a préparée ». Elle n'est donc pas le fruit du hasard comme pourraient l'affirmer les Grecs mais d'une évolution, qui laisse entrevoir en réalité non pas un mais deux instants cruciaux. Le second, terminal, est celui où l'on tombe sur l'ennemi avec un maximum d'efficacité. Le premier, initial et peu perceptible, est pourtant le plus décisif car c'est de lui que débute la capacité d'effet et que découle l'occasion finale. Tout le travail du sage et du stratège consiste donc à scruter ce moment discriminant des plus imperceptibles.

D'un côté, les grecs tentent de prévoir l'occasion d'après un raisonnement fondé sur le vraisemblable, leur permettant de prévoir les intentions des ennemis et d'évaluer par là-même les chances de succès. De l'autre, **le stratège chinois cherche à détecter au plus tôt les moindres tendances susceptibles d'être déployées – chez soi ou chez l'adversaire -, avant même qu'elles aient eu le temps de manifester leurs effets.** La faille étant inscrite dans l'ordre des choses, il suffit de savoir attendre le moment opportun, chose d'autant plus facile que ceci n'est guidé par aucun dessein projeté.

VI/ Ne rien faire (et que rien ne soit pas fait)

Le non-agir de Lao Zi, loin de la passivité ou du désengagement, est le meilleur moyen d'aboutir dans le sens souhaité. « Dès lors qu'on agit, en effet, on instaure un autre commencement par rapport à la façon dont la situation évoluait », « cet agir intervient comme une entrave ». Il faut donc distinguer la logique de l'activisme, qui est celle d'une perturbation, d'une dépense et d'une accumulation sans fin, et celle du non-agir ou degré zéro de l'agir qui correspond au plein régime de l'efficacité. En réalité, c'est plutôt de « **l'agir sans agir** » dont il est question, car bien que je n'agisse pas, je ne suis pas non agissant, car j'assiste ce qui vient naturellement, j'accompagne le réel durant son déroulement.

Par ailleurs, épouser le cours spontané des choses permet de concevoir la conduite stratégique en termes, non plus d'action, mais de **réaction**. La situation s'étant déjà manifestée, celle-ci ne brusque en rien l'harmonie des choses car s'inscrit dans une logique éminemment immanente.



Chroniques des matrices stratégiques

VII/ Laisser advenir l'effet

L'effet spectaculaire ou l'excès d'effet, suivant les enseignements de la Chine ancienne, est de peu d'effet, car perturbant momentanément la réalité. Ruser avec la situation, en comptant sur la logique de son déroulement, permet au contraire de laisser advenir l'effet et d'éviter tout rejet à son égard. **L'effet sans surplus passe alors inaperçu, ne suscitant aucune résistance contre lui.** Une part de vide doit être laissée, car l'effet n'est effectif que s'il a encore à devenir (et qu'il n'est pas sur le point de « déborder » ceci qu'on appelle effet plein).

Le propre du stratège est de ce fait de « concevoir une propension telle qu'il n'ait pas à œuvrer », ou encore, sachant déceler au plus tôt comment joue l'interdépendance – celle des contraires dans la philosophie taoïste, qui constitue chaque aspect du réel en polarité –, il prend appui sur la tendance qui en émane.

VIII/ De l'efficacité à l'efficience

Il convient dès lors à ce stade de remplacer la notion d'effet, trop résultative et fruit d'une visée, par celle d'**effet, qui est l'effet en cours**, découlant « naturellement » d'un processus. Agir dans un but précis est ajusté, adapté et mesuré au cas par cas, alors que l'agir sans visée est généreux et abondant¹⁴. Cet « agir sans agir » est en fait un agir en amont¹⁵ : ceci suppose que plus tôt on agit dans le cours des choses, moins on a à agir sur lui. Car en amont de l'actualisation, la réalité est souple et fluide et peut être infléchie en douceur – « et le moindre infléchissement sera décisif puisqu'il est porté par la processivité des choses à se déployer ». C'est donc à ce stade qu'il faut concevoir une stratégie et « attaquer », car l'adversaire commence, de son côté, à peine à élaborer la sienne. **L'art est par conséquent de vaincre avant même d'avoir réellement combattu ; l'intervention en amont permet dès lors d'obtenir l'effet à distance**¹⁶. Elle a cette autre qualité d'être « sans ornières », c'est-à-dire qu'elle ne se laisse pas influencée par ce qui a existé, par « la charge » ou « la routine », l'efficacité résultant de cette improvisation.

En parallèle doit aussi être remise en cause la notion d'efficacité, trop du côté de l'action et lui être préféré celle d'**efficience** – qui renvoie à « l'efficacité indirecte » -, qui n'a besoin ni de but ni d'effort pour exister. Se confondant avec l'immanence, elle sera alors d'autant plus intense que sa visibilité sera moindre.

¹⁴ L'exemple de l'équité d'un côté, et de l'humanité de l'autre sont utilisés dans l'ouvrage pour illustrer ce propos.

¹⁵ Qui s'opère si bien en amont qu'on ne le voit plus agir.

¹⁶ « Il convient d'être « rond » avant que la situation ne s'actualise et « carré » une fois qu'elle s'est actualisée.

« Rond » signifie qu'on reste mobile, ouvert aux différents possibles, sans se raidir dans aucune position, sans offrir d'arête ou d'angle ; « carré » signifie que, une fois qu'on s'est fixé une règle (une direction), on sait faire preuve de détermination et que, calé dans sa position, on ne se laisse plus ébranler. » in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p158



Chroniques des matrices stratégiques

IX/ Logique de la manipulation

L'art de la transformation correspond en réalité à celui de la manipulation, qui s'opère en amont et de façon imperceptible. Elle consiste à « s'assurer progressivement l'initiative au sein de la situation » et de façon corollaire, « réduire l'adversaire à la passivité en le dépossédant peu à peu de sa capacité de réagir », ceci afin de gagner le combat avant même qu'il ne commence – l'adversaire se trouvant déjà défait¹⁷. « L'aptitude à mettre en mouvement l'adversaire, pour le manipuler, consiste à conférer à la situation une configuration telle que l'ennemi soit ensuite contraint de la suivre », ceci ne fonctionnant que si on l'appâte ou le séduit. Ainsi logiquement, il faut s'attacher en premier lieu à ce que l'ennemi ne soit plus en mesure de défendre ou d'attaquer avant d'entreprendre soi-même de défendre ou d'attaquer. Cette phase de déstructuration – en le déconcertant, le déstabilisant, le déroutant – de l'adversaire, loin d'être une action pour ou contre, s'entend en termes de processus qui consiste uniquement à amorcer et désamorcer, « le réel ensuite portant ses fruits ». On voit donc bien **la nécessité de la dissimulation et du secret car la manipulation s'appuie avant tout sur l'effet de surprise.**

X/ Manipulation versus persuasion

La manipulation implique par exemple que la rhétorique n'ait plus de valeur, car tenter de persuader l'autre sera toujours moins efficient que de réussir à l'influencer si bien, avant tout avis, qu'il soit ensuite porté de lui-même à suivre tous nos avis. Car persuader l'autre, qui passe par l'éloquence, le spectaculaire et la mise en valeur, exige toujours une dépense et n'est jamais garanti. L'usage de la parole ne doit servir qu'à « ouvrir » et « fermer », c'est-à-dire d'un côté, favorisant son expansion, faire apparaître ce que l'autre veut, et de l'autre, suscitant sa réaction, lui faire montrer ce qu'il prétendait cacher, ceci dans un but global de le « sonder » et le « jauger ». Parallèlement, il convient bien sûr de ne rien laisser transparaître de sa propre disposition. « L'autre est rendu transparent tandis que je me rends opaque ».

Dans cette logique, **l'initiative n'est pas d'initier** car « celui qui suit bénéficie de tous les repères nécessaires pour ne plus avoir à s'aventurer et évolue d'autant plus à l'aise qu'il sait sur quoi se guider ». L'efficacité est donc perçue ici non pas comme issue d'un recours à la force mais plutôt comme le fruit de la confiance. Le meilleur moyen est de s'adapter à l'autre, en créant du « même vis-à-vis de l'autre pour qu'il soit attiré à soi ». « On fait s'envoler le partenaire sous ses éloges pour ensuite le saisir avec des pinces ».

¹⁷ « manipuler l'autre, c'est faire en sorte qu'il désire faire, « de lui-même » et en ayant envie, ce que, en fait, je veux qu'il fasse et dont je prévois que cela lui nuit (mais que lui croit à son profit). Lui pense se déterminer volontairement, alors que c'est moi qui indirectement l'y conduis. Parce que lui-même le désire et qu'il y tend, je n'ai pas à forcer, et donc à me dépenser pour l'y conduire. En même temps, s'il désire comme étant dans son intérêt ce qui joue au contraire en ma faveur, ce n'est pas que ce que je lui tend comme profit ne lui soit pas momentanément profitable ; mais ce profit que je lui tends et qu'effectivement il prend, l'engage dans un processus au bout duquel c'est moi qu'il sert et non pas lui. » in Le traité de l'efficacité, F. Jullien, p171



Chroniques des matrices stratégiques

XI/ Images d'eau

L'eau, infiniment souple et fluide, ne se fige dans aucun aspect déterminé, ne s'immobilise en aucun lieu particulier - et constitue donc la moins chose parmi les choses¹⁸. C'est donc par son absence de résistance qu'elle est la plus résistante, car capable de contourner n'importe quel obstacle et de s'insinuer par là où la voie est libre. Le potentiel de situation correspond donc à l'image de l'eau accumulée, qui lorsqu'elle est libérée, est d'une violence inégalée. De même, la conformation des troupes doit être d'éviter les points forts de l'adversaire et d'attaquer ses points faibles ; le stratège, cherchant à épouser la ligne de moindre résistance, doit trouver à tout moment l'endroit le plus facile pour progresser. **Comme l'eau qui s'insère de toutes parts de façon diffuse, ne laissant aucune prise sur elle, la stratégie doit être constante, invisible et sans prise sur elle.** Enfin, tout comme l'eau détermine son cours en fonction du terrain, la victoire, elle, dépend de l'ennemi¹⁹ et nécessite que je me conforme à lui. Cela implique donc une variabilité stratégique, une transformation, qui sera le moyen de surprendre l'adversaire et de le dérouter. Cette variabilité rend par là-même impossible toute modélisation de la guerre et à l'identification des possibles, il faut dès lors préférer l'inventaire de ceux-ci (à titre de ressources), permettant de mettre en valeur les possibilités de variations – et non pour établir une typologie. Appliquée à la diplomatie, cette conception est tout aussi signifiante.

XII/ Eloge de la facilité

Contrairement à l'Europe prônant l'autoconsistance du sujet, « l'idéal chinois » est de se « couler dans le monde », au point de n'y plus paraître intervenir – concept de non-agir –, et de se fondre dans sa processivité pour réussir ». **Cette pensée s'intéresse donc à l'ordinaire, à un effet qui passe inaperçu.** Les choses suivent quant à elles une voie, le tao, qui est la relation ininterrompue entre le yin et le yang, que le stratège épouse même au travers de ce qui semblerait être des « crises », mais qui ne sont que des mutations inéluctables avec lesquelles il se doit de composer.

Si la vision grecque prône la projection sur l'avenir, la Chine privilégie au contraire l'anticipation, c'est-à-dire une attention portée sur des indices qui augurent d'une situation non encore visible. « La stratégie consistera à aborder la situation au stade où elle est facile pour se laisser porter ensuite par le déploiement de la logique impliquée, jusqu'à celui de la difficulté ». Cette difficulté n'est alors pas surprenante en ce sens que le sage/stratège l'a déjà envisagé et « planifié ». Tout l'art consiste donc à prédisposer la situation pour la rendre encline à déployer l'effet et remporter de ce fait des victoires faciles.

H.

¹⁸ « Dans le monde, il n'y a rien de plus souple et de plus faible que l'eau, mais pour attaquer ce qui est dur et fort, rien ne peut la surpasser », Lao Zi

¹⁹ in L'art de la guerre, Sun Zu, chapitre 6